

La main qui ment

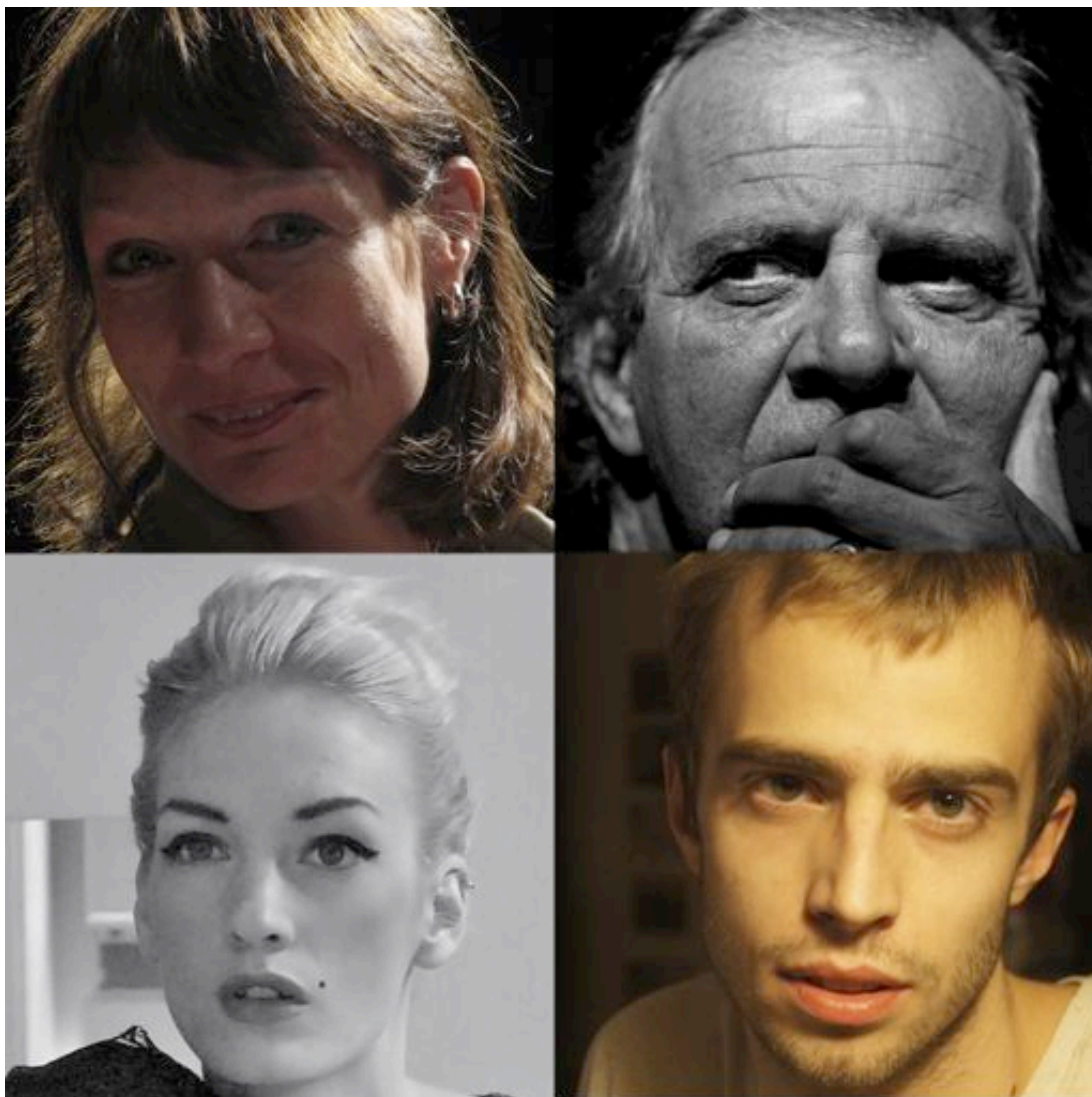
*Texte de Jean-Marie PIEMME
Mise en scène de Philippe SIREUIL*

GENÉRIQUE

TEXTE **Jean-Marie PIEMME**

(La pièce a été éditée chez ACTES-SUD/PAPIERS en avril 2011)

DISTRIBUTION **Romain CINTER** L'enfant Pièr Kovac, **Chloé DE GROM**
La journaliste Sonia Granger, **Anne MARTINET** Anna Kovac, la mère
de l'enfant, **Philippe MORAND** Milan Kovac, le père de l'enfant.



IMAGES VIDEO **Fred VAILLANT**

DECOR, LUMIERES ET MISE EN SCENE **Philippe SIREUIL**

PRODUCTION **LA SERVANTE**

CO-PRODUCTEURS ACTUELS **Théâtre du Grütli (Genève), Compagnie
du Phénix (Genève)**

NOTE

La main qui ment.

Un homme, une femme, un enfant, une maison au bord du lac à la fin de l'été, aujourd'hui, quelque part en Europe : Milan est homme respecté et prix Nobel de biologie, Anna interprète Robert Schumann sur Steinway, et Piet, leur enfant, chasse les mouches. Un vrai bonheur de carte postale d'autant plus inespéré qu'il a surgi des ténèbres d'une guerre civile encore proche et de son lot de milliers de vies anéanties, de meurtres et de viols programmés, de trahisons et de cadavres ensevelis. « *C'est un foyer idéal, son illusion parfaite* » pense Sonia Granger journaliste chargée d'un reportage sur la sommité scientifique.

Mais, comme l'écrit Shakespeare dans Macbeth, « *il y a des poignards dans le sourire des hommes* ». Ni les mensonges, ni les souvenirs d'inhumanité ne s'effacent jamais définitivement, et, dans le labour des mémoires, des interviews et des diapositives, surgira, insensée comme le cri, acérée comme la lame, la blafarde vérité : Milan est un usurpateur et le mari d'aujourd'hui, l'ennemi d'hier. Comment dès lors conjuguer le verbe être, une fois la vérité connue ? Milan fut l'ennemi, irrévocablement. L'est-il encore pour autant ?

En huit tableaux aux titres évocateurs, - *Le sourire du ciel, La honte du vaincu, Je sais tout de vous, Le marécage des morts, Le détail, Maintenant, un cœur de glace, Qui est cet homme ?, Les restes* -, Jean-Marie Piemme, dans une forme de théâtre-récit où passé et présent s'entremêlent, nous invite, au travers des « vérités » polymorphes de son quatuor, à nous interroger sur la validité de nos certitudes face à la triple question de la justice, de la vengeance et du pardon, et sur les parts d'ombre et de lumière de notre humanité.

Philippe SIREUIL
19.08.2010

C O M M E N T A I R E S

La main qui ment traite de la guerre civile et de la division qu'elle nous impose.

La main qui ment traite de la guerre civile et de la division qu'elle nous impose. Que l'ennemi soit le « même », l'ami, le voisin (et peut-être soi-même !) brouille terriblement la lisibilité du monde et obère toujours sa capacité de transformation. Il est hasardeux de laisser croire que l'analyse historique d'une guerre civile dit le tout de la guerre civile. L'humanité semble n'en finir jamais avec le pardon, avec la vengeance, avec l'aveuglement, avec la lutte fratricide, entrecoupée de périodes d'apaisement. Par-delà les causes conjoncturelles et historiques, la guerre civile est une impulsion transhistorique, elle est la règle de notre fonctionnement sociétal et sa suspension pour vivre en paix, l'exception, qu'il faut à chaque fois conquérir contre les forces contraires. Quoiqu'on fasse, la guerre civile reprend quand on croit l'avoir éradiquée. Elle est présente partout, y compris sous des formes atténuées. Les sociétés de psychanalyse se divisent, les groupuscules se font des procès, les clans politiques se déchirent : partout la division comme donnée première de l'existence. Ce n'est pas l'exception, c'est la règle. Ce n'est pas un accident, c'est la ligne régulière. Ce n'est pas ce qui s'éliminera si tous les gars du monde se donnent la main ou si les prolétaires de tous les pays s'unissent : c'est la dynamique de la vie. Que la vie régule jusqu'au moment où elle ne la régule plus. Ne disons rien de l'incroyable aptitude des révolutions à s'épuiser dans leurs propres divisions.



Hajra Catic, rescapé du massacre de Srebrenica, regarde sur le poste de télévision le procès pour crimes de guerre de l'ancien président Yougoslave **Slobodan Milosevic** 2002 © **Amel Emric**

Il y a un certain optimisme militant qui ne veut rien savoir de la guerre civile comme schéma transhistorique, qui ne veut admettre au débat que des guerres civiles dans ce qu'elles ont d'historiques. Position qui n'est pas loin du refoulement : ce qui dérange, on n'en parle pas, et ça dérange solidement de voir que, tel le phénix, la guerre civile renaît perpétuellement de ses cendres. Si la politique peut et doit travailler à l'avènement du mieux, il appartient au théâtre de rappeler que de l'irréconciliable existe, et qu'une de ses vertus est de donner une forme à l'immaîtrisable. Le théâtre nous dit à la fois qu'on doit vivre la division et que vivre la division est un scandale. C'est très important pour un individu, pour une société de donner une figure, une forme à ce qui les déborde. De ne pas détourner le regard. D'appréhender sur la scène, cette part de la réalité qui résiste alors qu'on voudrait tellement qu'elle soit autre. Il est urgent aujourd'hui de rappeler que l'être humain n'est pas tout et ne peut pas tout. Si nous n'avons pas de lieu où dire l'impossible, alors les religions, les sectes et la politique vécue comme religion s'en occuperont. Elles nous feront de nouveau croire que tout est possible à condition que ...-, et le masochisme du sacrifice utile reprendra du service. Je préfère vivre avec l'idée qu'il y a de l'« insuturable » en nous plutôt que de me consoler avec les illusions religieuses, la promesse des lendemains qui chantent ou la foi dans le leader maximo.

Nous vivons sous le régime de cette double vérité. Elle nous déchire. Elle nous divise. J'ai voulu faire ressentir cette division, - la faire ressentir pas seulement la faire énoncer par un personnage, en provoquant par la structure de *La main qui ment* un déchirement possible chez spectateur. La pièce s'ordonne de telle façon qu'il soit difficile pour lui d'adhérer pleinement à une position, d'être réconforté par l'occupation d'un positionnement homogène face à la guerre civile. Par exemple, on est pour la vengeance ou pour le pardon, mais on ne peut pas simultanément adhérer aux deux positions. On pourrait formuler les choses ainsi : l'enfant de *La main qui ment* devenu grand et qui a opté pour la vengeance mène de nouveau son camp à la bataille. La guerre civile se nourrit d'elle-même. Les vivants nourrissent les morts à venir avec les morts d'avant.

Jean-Marie PIEMME

(D'après le livre d'entretiens de Jean-Marie Piemme avec Antoine Laubin « Voyages dans ma cuisine », Bruxelles, Editions Alternatives théâtrales, numéro hors série, 2008)

La main qui ment met en jeu l'alternative de la vengeance et du pardon.

Les deux attitudes de l'alternative sont envisageables, mais elles s'excluent. C'est ce tragique là qu'il m'importe de souligner, le rappel, qu'en certaines circonstances, il n'est pas de « bonne » solution. Contre un certain optimisme de la politique, (néanmoins justifié, car ce qu'a fait l'homme, l'homme peut le transformer dans une certaine mesure) la présence du tragique rappelle qu'il y a de l'impossible dans la vie d'un homme, c'est-à-dire qu'il existe des situations radicalement indifférentes au confort ou à l'inconfort de l'être humain, des situations indifférentes au fantasme prométhéen de maîtriser le tout du monde. Quand une situation d'antagonisme se présente qui oppose vengeance et pardon, deux options légitimes, elle ne se soucie pas de l'embarras dans lequel elle plonge l'être humain. Et la phrase de Nietzsche « nous avons l'art pour ne pas mourir de la vérité » trouve ici un point d'application. En ce sens, le tragique et la politique ne marchent pas du même pas, puisque le tragique dit ce que la politique ne peut pas dire. Il appartient à la politique, à la vie politique de faire ce qui est possible, et même de faire croire qu'il n'y a rien d'impossible à la volonté et c'est bien ainsi ; il appartient à l'esprit du tragique de rappeler que c'est peut-être bien ainsi, mais que ce n'est pas vrai. Une position n'invalide pas l'autre. Vivre, c'est vivre pleinement cette contradiction là, penser à la fois politiquement et tragiquement le monde.



Guerre civile, lithographie de Manet

Si on prend au sérieux le motif du « plus jamais ça, néanmoins ça recommence », on doit identifier le moteur de cette contradiction dans le processus d'infinie division que produit la guerre civile. Cette infinie division nous dit ceci : la guerre civile est une donnée fondatrice de l'existence humaine, elle appartient à nos potentialités à tous, sa possibilité n'épargne personne. De la chicane minable à la guerre civile terrifiante, nous aimons volontiers la mort. Nous lui consacrons du temps et de l'attention, du désir, des soins. En nous, la pulsion de mort est chez elle et nous devenons humains à un degré supérieur, chaque fois que nous refusons d'y céder. Vivre en humain, c'est alors s'efforcer de faire flotter le bateau de la civilisation sur un océan de barbarie, sachant que la construction durera ce qu'elle durera, qu'un jour le navire sera submergé.



2011 © Zvonock

Et nous plongeons jusqu'au moment où les circonstances permettent de rebâtir un nouveau bateau, provisoirement humain. Je regrette infiniment que le principe d'humanité ne soit pas une ligne continue qui se déploie et se fortifie avec le temps. J'aimerais croire à l'idée du progrès humain, mais je n'ai plus l'optimisme qu'il faut pour m'aveugler. L'effort des nageurs pour atteindre l'île de leur existence est celui que nous faisons pour atteindre l'île de la fraternité. L'effort n'est pas inutile, et il importe de le produire. Il importe aussi et en même temps de savoir que son résultat sera provisoire. La

contradiction pourrait paraître accablante. Elle l'est, mais pas plus que celle de toute vie de travail, de passions, d'amour et de rire qui trouvera pourtant sa butée absolue dans la mort. Et, en bénéfice collatéral, constatons que depuis deux mille cinq cents ans, tout cela fournit une excellente matière au théâtre.

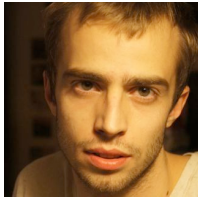
A la fin de *La Main qui ment*, Anna aurait pu se suicider ou le jeune fils devenu adulte rejeter ce passé. Ce sont des solutions individuelles possibles. Mais ces solutions ne m'intéressent pas. De mon point de vue, elles anecdotiseraient et détourneraient les pièces de leur visée principale : confronter le spectateur au dilemme. Le sort individuel des personnages ne m'intéresse pas. Je lui préfère la mise en avant du tragique. J'aimerais que le spectateur ressente dans sa chair le déchirement consécutif à l'existence de deux positions légitimes mais s'excluant l'une l'autre. Je le voudrais sensible au fait que les personnages incarnent d'abord la catégorie universelle de l'inconciliable. L'écriture de la pièce a constamment cherché à mettre le spectateur en position de ne pas pouvoir sereinement choisir une solution. J'ai voulu qu'il pardonne avec Anna et qu'il ne pardonne pas avec le fils. Si l'alternative se distribue sur plusieurs personnages, c'est pour que le spectateur soit divisé par le choix. Mes personnages tracent des lignes de lisibilité du monde - on peut bien sûr les contester -, mais je ne raconte pas l'histoire particulière de monsieur et madame Kovac et de leur enfant.

Et quand Milan, à la fin de la pièce, dit en substance : je change de peau, je m'enfonce dans un pays oublié, l'Afrique, là où les clameurs n'ont pas le même poids, il ne clôt pas son trajet, il le relance. Sa décision peut se paraphraser ainsi : je me modifie le visage par la chirurgie esthétique et je vais me perdre au fin fond d'un continent où un criminel de guerre peut facilement disparaître sans attirer le soupçon, là où l'énormité des crimes (le génocide du Rwanda, les famines du Sahel, les massacres du Congo, les viols de masse et j'en passe) font passer à l'arrière plan un blanc qui a changé d'identité, aussi coupable soit-il. Donc, Milan pourrait encore y reconstituer une troisième vie, y compris « honnête » comme l'était la deuxième, mensonge mis à part. Milan incarne ici ces bourreaux qui meurent dans leur lit au milieu de la reconnaissance des autres. Ce n'est pas juste ? Non, ce n'est pas juste. Mais c'est ainsi.

Jean-Marie PIEMME

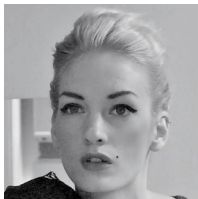
B I O G R A P H I E S

ROMAIN CINTER né en 1988, suisse. Après des études au Centre Scolaire d'Anniviers et au Lycée Collège des Creusets, durant lesquelles il suit une formation théâtrale aux ateliers théâtre Laurence Revey, il s'inscrit à l'Institut National Supérieur des Arts du Spectacle (INSAS) à Bruxelles, où il poursuit et termine cette année ses études en section interprétation dramatique.



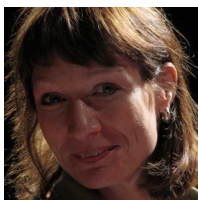
Dans le cadre de ces études, il a travaillé le chant, l'initiation aux combats de scène, et sous la direction d'Anne-Marie Loop, Amid Chakir, Jo Lacrosse, Roumen Tchakarov, Michel Dezoteux, Virginie Thirion, Martine Wijckaert, Armel Roussel, Harr Cleven, Charlie Degotte a abordé tant le répertoire (Corneille, Tchekhov, Brecht,...) que l'écriture contemporaine (Handke, Fo, Chaurette).

CHLOE DE GROM née en 1988, belge. Après des études au Collège Saint-Barthélemy de Liège (diplômée en 2007), elle suit ensuite une formation *illustration* à l'Ecole supérieure des arts de Saint-Luc de Liège, et un atelier de théâtre au Théâtre Le Moderne. Inscrite à l'Institut National Supérieur des Arts du Spectacle (INSAS) à Bruxelles en 2008, elle poursuit et termine cette année ses études en section interprétation dramatique.



Parallèlement à ces études, elle a été assistante de production au Festival International des Arts de la Rue à Chassepierre. Elle fait de la photographie, travaille aussi épisodiquement comme mannequin, et a quelques expériences cinématographiques (courts métrages).

ANNE MARTINET, suisse. Diplômée en 1989 de l'Ecole supérieure d'art dramatique du Théâtre National de Strasbourg, sous la direction de Jacques Lassalle. Entre 1989 et 1997, elle joue dans de nombreux spectacles en France et en Suisse, et interprète sous la direction de nombreux metteurs en scène parmi lesquels Françoise Courvoisier, Anne Bisang, Dominique Catton, Jean Lacornerie, Denis Maillefer, Jean-Louis Hourdin, Régis Santon, Jacques Lassalle, Jean Dautremay, Stuart Seide, Jean-Claude Penchenat, des rôles



du répertoire tels que *Marie* dans *Casimir et Caroline* de Von Horvath, *Eglé* dans *La dispute*, *Camille* dans *On ne badine pas avec l'amour*, *Cléa* dans *Le Quatuor d'Alexandrie*, etcetera...En 1997, elle fonde la compagnie L'Echiquier, où six spectacles seront montés : *Aurélia Steiner* et *Le navire night* de M. Duras, *La dernière lettre* de Vassilli Grossmann, *Le métier de vivre* de Cesare Pavese, (poèmes de l'auteur) où elle aura la chance de jouer aux côtés de Michael Lonsdale au Théâtre de Vidy-Lausanne et au Théâtre Molière à Paris, *Ashes to ashes* de H.Pinter, *L'Antichambre* de J.C. Brisville, *La Ronde* d'A. Schnitzler.

En 2009, elle crée la compagnie Le Phénix qui coproduit *La musica deuxième* de M. Duras, jouée au Théâtre de Vidy-Lausanne, au Théâtre Alchimic de Genève et au Théâtre des Martyrs à Bruxelles.

Au cinéma, elle a tourné dans *Attention aux chiens* de Christophe Marzal, *Air inter* de Edouard Niermans, *Jacques et Françoise* de Francis Reusser, *Pense à moi* de Alain Bergala, et la télévision a fait appel plusieurs fois à

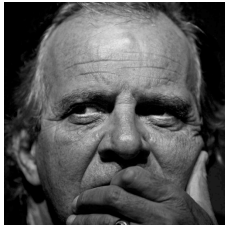
elle.

Parallèlement à son métier d'actrice, elle enseigne le théâtre à des adolescents et monte des spectacles avec eux une fois par an, et forme aussi des futurs comédiens russes afin qu'ils apprennent à jouer en français.

Elle joue aussi au piano depuis l'âge de 7 ans.

Il s'agit de sa deuxième collaboration avec Philippe Sireuil après *La Musica Deuxième* de M. Duras (2010).

PHILIPPE MORAND né en 1951, suisse. Après des études à l'Institut National Supérieur des Arts du Spectacle (INSAS) en 1973, il a travaillé en qualité de comédien, metteur en scène, adaptateur, auteur, maître de stages, directeur de collection et directeur de théâtre en Suisse, en France, en Belgique et au Québec, soit près de 120 spectacles professionnels dans les pays d'expression française. Comédien permanent durant cinq ans au *Théâtre Populaire Romand* à La Chaux-de-Fonds il a beaucoup joué en Suisse, en France et en Belgique (Shakespeare,



Molière, Claudel, Rilke, Flaubert, Handke, Kroetz, Schwartz, Arden, Probst, Piemme, Witkiewicz, Kalisky, Dürrenmatt, Hacks,...) Il a notamment mis en scène *Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* de Michel Garneau, *Maison de Poupée* d'Ibsen, *La seconde chute* de Sylviane Dupuis, *La maladie d'être mouche* de Anne-Lou Steininger, *Toujours l'orage* d'Enzo Cormann, *Les forts, les faibles* de Jean-Marie Piemme, *Un cerf-volant sur l'avant-bras* de Jean Cagnard (France), *Léviathan Coccyx* de Jean-Daniel Magnin, et beaucoup d'autres. Il a enseigné à de nombreuses reprises à l'Institut National Supérieur des Arts du Spectacle (INSAS) à Bruxelles, à l'Ecole Nationale de Théâtre du Canada à Montréal, à l'Ecole Supérieure d'Art Dramatique (ESAD) à Genève, à la Section professionnelle d'Art Dramatique (SPAD) à Lausanne et à La Manufacture / Haute Ecole de Théâtre de Suisse Romande (HETSR) à Lausanne. Directeur du Théâtre Le Poche-Genève de 1996 à 2003, il est aujourd'hui *homme de théâtre-mercenaire-polymorphe et libre* comme il aime à se définir. Depuis 2007, il dirige l'Ecole de Théâtre de Martigny et dès 2008 le Théâtre Alambic-Martigny. Parmi les spectacles récents, citons en qualité de comédien, *Play Strindberg*, mise en scène d'Alain Barsacq, comme meneur de jeu et comédien *Les Spectacteurs* et *Les Colombinazione* au Théâtre de Carouge-Genève

Il s'agit de sa troisième collaboration avec Philippe Sireuil après *Bérénice* (2009) et *La Musica Deuxième* de M. Duras (2010).

FRED VAILLANT né en 1966, français. Titulaire du Baccalauréat français section D, études universitaires en mathématiques, chimie, biologie. Des grandes maisons (*Opéra de Paris, Biennale de Venise, Comédie française, Opéra du Caire ...*) aux petites structures, Fred Vaillant a apporté depuis 1987 sa contribution artistique à une cinquantaine de créations sous différentes formes : vidéaste, scénographe, chorégraphe, interprète, assistant artistique. Au rayon de ses créations visuelles pour le



spectacle vivant, comptons ses collaborations avec Martine Wijckaert (B), Thierry Poquet (F-B), Marie Pascoli (F), Michael Delaunoy (B), Falk Richter (D), Xavier Lukomski (B), Virginie Thirion (B), Derek Goldby (GB), et aussi de la chorégraphe Michèle Noiret (B), avec qui il collabore régulièrement comme créateur visuel et assistant artistique de 2000 à 2007. Notons qu'il fut, de

1987 à 1999. Danseur et chorégraphe sur une vingtaine de créations tournant en Europe, Asie, Afrique, et en 2000, assistant artistique de Walid Aouni à l'Opéra du Caire (Egypte). Il mène également des activités pédagogiques en formation danse et vidéo dans différents pays : Belgique, France, Suisse, Canada, Egypte, Maroc. Parmi ses contributions les plus récentes, citons *Jeunesse blessée* avec Falk Richter, *Loïn de Corpus Christi* avec Michael Delaunoy, *L'opéra du pauvre* avec Thierry Poquet, et une exposition personnelle, *Projections mouvementées* présentée au Lux à Valence.

PHILIPPE SIREUIL né en 1952. Diplômé de l'Institut National Supérieur des Arts du Spectacle (Bruxelles) en section Théâtre en



1974 où il a occupé par la suite pendant une vingtaine d'années une charge de cours, tout en enseignant au *Studio Hermann Teirlinck* d'Anvers, au *Conservatoire d'Art Dramatique de Genève*, à l'*Ecole du Théâtre National de Strasbourg*, au *Conservatoire de Lausanne* et à *La Manufacture* de Lausanne. Co-fondateur du Théâtre Varia avec Michel Dezoteux et Marcel Delval où il travailla de 1988 à 2000, il fut également le directeur artistique de l'Atelier Théâtre Jean Vilar de 2001 à 2003, puis artiste associé au Théâtre National de Belgique de 2005 à 2010. Depuis juillet 2008, il est compagnon du Théâtre de la place des Martyrs. Au théâtre, il a signé nombreuses mises en scène dont les plus récentes sont : *La forêt* d'Alexandre Ostrovski (Théâtre National de Belgique, 2007). *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis* de Jean-Marie Piemme (Théâtre National de Belgique, 2007). *Le misanthrope* (Théâtre National de Belgique, 2008). *Bérénice* (Théâtre de la Place des Martyrs et Théâtre de Carouge de Genève 2009). *Mort de chien* de Hugo Claus (Théâtre du Rideau de Bruxelles, 2009). *La Musica deuxième* de Marguerite Duras (Compagnie du Phénix, Théâtre Alchimic de Genève et Théâtre Vidy-Lausanne, 2009). *Pleurez mes yeux, pleurez*, d'après *Le Cid* de Corneille (Théâtre National de Belgique, 2010). *Savannah Bay* de Marguerite Duras (La Servante et Théâtre de la Place des Martyrs, 2010), *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarce, (La Servante et Théâtre de la Place des Martyrs, 2011).

À l'opéra, ses dernières mises en scène sont : *La Bohème* de Giacomo Puccini (Opernhaus de Zürich, 2005). *Pelléas et Mélisande* (Opéra Royal de Wallonie, 2007). *La Lumière Antigone* de Pierre Bartholomée et Henry Bauchau (Théâtre Royal de La Monnaie, 2008). *Rigoletto* (Opéra Royal de Wallonie, 2010). *Un ballo in maschera* (Opéra Royal de Wallonie, 2010).

Pour ses mises en scène, il reçut à divers prix : *Prix du Challenge Théâtre 1985*. *Prix du Théâtre 1998 du meilleur metteur en scène*. *Prix de la Critique 2007 de la meilleure mise en scène*. Il fut également nommé, en 1993, *Chevalier des Arts et des Lettres par Jack Lang, Ministre de la Culture de France*.